

PARIS

Biographie d'une ville-monde

DES MÊMES AUTEURS

Isabelle Backouche

La Trace du fleuve. La Seine et Paris (1750-1850), Paris, Éditions de l'EHESS, 2016 [2000].

Aménager la ville. Les centres urbains français entre conservation et rénovation (de 1943 à nos jours), Paris, Armand Colin, 2013.

Paris au fil de la Seine dévoilé, Paris, Hachette, 2018.

Paris transformé. Le Marais 1900-1980 : de l'îlot insalubre au secteur sauvegardé, Grâne, Créaphis, 2019 [2016].

Avec Isabelle, GENSBURGER, Sarah, LE BOURHIS, Éric, *Appartements témoins. La spoliation des locataires juifs à Paris, 1940-1946*, Paris, La Découverte, 2025.

Boris Bove

Dominer la ville. Prévôt des marchands et échevins parisiens (1260-1350), Paris, 2004.

La France de la guerre de Cent Ans, Paris, Belin, 2020 [2009].

Résider en ville. La noblesse de cour à Paris au XIV^e siècle, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2027.

Avec NOIZET, Hélène, COSTA, Laurent (dir.), *Paris de parcelles en pixels. Analyse géomatique de l'espace parisien médiéval et moderne*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2013.

Avec GAUDE-FERRAGU, Murielle, MICHON, Cédric (dir.), *Paris, ville de cour. XIII^e-XVIII^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

avec GAUVARD, Claude (dir.), *Le Paris du Moyen Âge*, Paris, Belin, 2018.

avec GAUVARD, Claude (dir.), *Notre-Dame. Une cathédrale dans la ville. Des origines à nos jours*, Paris, Belin, 2022.

Nicolas Lyon-Caen

La Boîte à Perrette. Le jansénisme parisien au XVIII^e siècle, Paris, Albin Michel, 2010.

Avec MORERA, Raphaël, *À vos poubelles, citoyens. Environnement urbain, salubrité publique et investissement civique (Paris, XVI^e-XVIII^e siècle)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2020.

Le Mirage égalitaire. Les marchands d'Orléans entre Cadix et Paris, 17^e-18^e siècles, Paris, Éditions de l'EHESS, 2026.

Avec MARRAUD, Mathieu, *Le Duc et les épiciers. Le procès du duc de La Force, Paris, 1721*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2026.

(suite page 691)

Isabelle Backouche
Boris Bove
Nicolas Lyon-Caen

PARIS

Biographie d'une ville-monde

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié avec le soutien du Centre national du livre.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Cartographie : © Légendes cartographie / Éditions Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6160-6

INTRODUCTION

Paris, histoire d'une ville

Tout le monde croit bien connaître l'histoire de Paris : la conquête de Jules César, l'enceinte de Philippe Auguste, le Louvre, les grands travaux d'Hausmann, les gestes architecturaux des présidents de la V^e République, autant d'images d'Épinal partagées, en France et bien au-delà. L'histoire de la ville se résume-t-elle cependant à cette énumération monumentale ? Certes non, et ce livre raconte les différentes strates laissées par les pouvoirs politiques, mais aussi par les Parisiens eux-mêmes.

Paris est la capitale de la France dès le XIII^e siècle, si bien que son histoire se confond en partie avec celle du pays, d'où une impression de grande familiarité. Si son statut précoce de capitale a influé sur son destin urbain, il a aussi participé à le masquer derrière les mythes forgés par la plume des chroniqueurs au service de la monarchie, puis des historiens jacobins. Tous ont placé au cœur de leur analyse la geste des gouvernants, rois, empereurs et présidents, qui auraient fait Paris comme ils auraient fait la France. Pourtant, la prospérité de Paris est antérieure aux Capétiens, et ne tient pas d'abord à son statut de capitale : c'est surtout, dès le XIII^e siècle, un grand centre de production économique, et son université rayonne dans tout l'Occident. La ville a toujours été un organisme complexe, assumant des fonctions politiques, économiques, culturelles, religieuses et brassant des populations venues de tout le pays, mais aussi du monde entier. Chaque époque présente un arrangement original, aussi bien dans la configuration territoriale de la ville que dans les équilibres sociaux et politiques. C'est ce dont il sera question au fil des pages, bien plus que de l'histoire de France dont une partie s'est déroulée à Paris sans nécessairement avoir beaucoup d'incidence

sur la ville. On parlera donc peu de politique nationale, d'états généraux et de traités de paix, mais plus volontiers des Parisiens eux-mêmes, de travail, de rapports sociaux et d'habitat.

La richesse matérielle et culturelle de Paris a produit une abondance de sources à la disposition des historiens. Une épaisse couche de discours et d'images supporte une mythologie qu'il convient de décaper. Notre ambition est d'exploiter toutes ces images de Paris en les confrontant à une histoire sociale, soucieuse de comprendre comment ses habitants y vivaient réellement. À cet égard, des rayons entiers de contrats entre personnes privées éclairent la vie quotidienne, tandis qu'une bonne partie des archives de l'État central renseignent l'historien sur la ville et ses élites.

La division du travail à l'œuvre chez les historiens a conduit chacun à se spécialiser sur un thème ou une époque précise, condition nécessaire à l'intelligence scientifique des phénomènes, mais frein considérable à l'émergence d'une vue d'ensemble. Les synthèses sur l'histoire de Paris sont d'ailleurs rares. Il y a maintenant un siècle qu'est parue l'œuvre scientifiquement fondatrice de Marcel Poète, *Une vie de Cité, Paris : de sa naissance à nos jours*, publiée en quatre volumes entre 1924 et 1931. L'originalité de son approche tient aussi à son intérêt pour l'urbanisme, discipline nouvelle qu'il a largement pensée à partir du cas parisien. La seconde synthèse a été cette fois collective et a pris la forme d'une monumentale *Nouvelle Histoire de Paris*, parue en seize volumes entre 1970 et 1993. Elle est lancée à l'époque où la population urbaine franchit la barre des 70 % et où les Français se prennent de curiosité pour le passé de leur ville. Cette monographie urbaine a eu le mérite de rassembler les acquis de la recherche depuis Marcel Poète, mais son approche par siècles, attribués chacun à un auteur différent, sans projet intellectuel unifié, ne facilite pas la compréhension de l'objet urbain qu'est Paris sur le temps long. Et la capitale fait de l'ombre à la ville dans cette entreprise, l'histoire politique dominant les autres champs de l'histoire.

Depuis lors, la recherche a beaucoup progressé, tant en quantité qu'en qualité. Ce livre en rend compte en s'insérant dans une manière de faire l'histoire des villes qui s'est aiguisée depuis la fin du xx^e siècle. En effet, l'histoire de Paris s'est

considérablement enrichie grâce à une nouvelle génération d'historiennes et d'historiens ; ce livre se nourrit de leurs œuvres et rend accessibles les acquis de cette recherche. Il s'appuie en effet sur la conviction qu'une ville n'est pas une juxtaposition de personnes et de fonctions qu'on pourrait décrire les unes après les autres, comme on ouvrirait les tiroirs d'une commode, mais un corps bien vivant, dans lequel chaque domaine de la vie (démographie, économie, social, culturel, religieux, politique) a une incidence sur les autres et sur l'évolution du tout. En ce sens, on peut faire la biographie de la ville. Non pas qu'elle existe en tant que personne, avec une conscience et des intentions, mais en tant qu'espace qui fait jouer entre elles des dynamiques politiques, économiques et sociales. Au fond, il y a d'abord des Parisiens, dans toute la diversité de leurs besoins et aspirations. La somme de ceux-ci et les contraintes matérielles propres aux fortes densités de population sur un site occupé depuis toujours, ou presque, dessinent une trajectoire historique singulière que les rois, les empereurs et les présidents ont plus ou moins tenté d'infléchir, mais qui leur a souvent échappé. Le développement de la ville est en effet resté largement impensé jusqu'au XVIII^e siècle, et il reste encore mal maîtrisé de nos jours. C'est donc le collectif des Parisiens anonymes qui est le premier acteur de l'histoire de Paris.

Une autre proposition structure notre entreprise : l'idée que les dominants ne sont jamais omnipotents et que l'observation des arrangements – et parfois des conflits – entre tous les acteurs de la société parisienne est aussi un gage d'élucidation de son histoire. Par conséquent, on propose ici une histoire qui s'efforce d'être autant celle de Paris que celle des Parisiens. Elle étudie les évolutions du paysage de la ville, aussi bien que celles de l'organisation des habitants pour gérer les profits et les problèmes d'une vie collective. Elle s'intéresse donc à la sociologie de ses habitants, à ce qui les rassemble ou les divise, aux rapports entre hommes et femmes, à leur vie quotidienne, à leur imaginaire. Des recherches récentes ont aussi insisté sur les relations entre Paris et son environnement proche ou lointain : son fleuve, ses banlieues, ses aires d'approvisionnement alimentaire et d'immigration. D'autres font valoir une histoire matérielle de la vie quotidienne, une approche des sensibilités

et de l'intime, ou encore une écologie urbaine dont les chiffonniers des temps passés sont les témoins.

L'histoire de Paris a aussi des tendances lourdes, en particulier celle d'être une ville-monde. « Monter à Paris » pour faire carrière a du sens dès le ^{xiii}^e siècle, les éloges de la ville qui en font le phare du monde datent aussi de cette époque, tandis que son rayonnement économique et culturel est unique en Occident dès le Moyen Âge. Paris est une ville-monde à deux titres. La ville est depuis longtemps une plaque tournante démographique, attirant provinciaux et étrangers. Mais elle est aussi un modèle à plusieurs facettes : vitrine du bon gouvernement dès le Moyen Âge et durant tout l'Ancien Régime ; laboratoire d'un nouvel urbanisme au ^{xix}^e siècle sous l'effet des grands travaux du baron Haussmann ; ville des arts et de la mode au ^{xx}^e siècle. Chacune de ces dimensions a solidement arrimé la réputation d'une ville modèle et ouverte sur le monde, et qui a contribué à lui donner le ton.

Une autre caractéristique de l'histoire de Paris est la permanence de l'occupation du sol depuis d'Antiquité, ainsi que la continuité des multiples rôles qu'assume la ville depuis le Moyen Âge. Tout cela donne une impression d'immobilité. Mais la démographie de Paris au ^{xiii}^e siècle et celle du ^{xx}^e siècle ne sont pas comparables, de même que le monde n'a pas même la dimension au Moyen Âge et à l'époque contemporaine. Derrière les permanences, il y a des effets de seuil. Il faut donc restituer la cohérence de chaque époque, et c'est la raison du plan chronologique qui ordonne ce livre. Ses cinq parties correspondent à autant d'états de la civilisation urbaine parisienne, sans nécessairement épouser parfaitement les soubresauts de la chronologie de l'histoire de France.

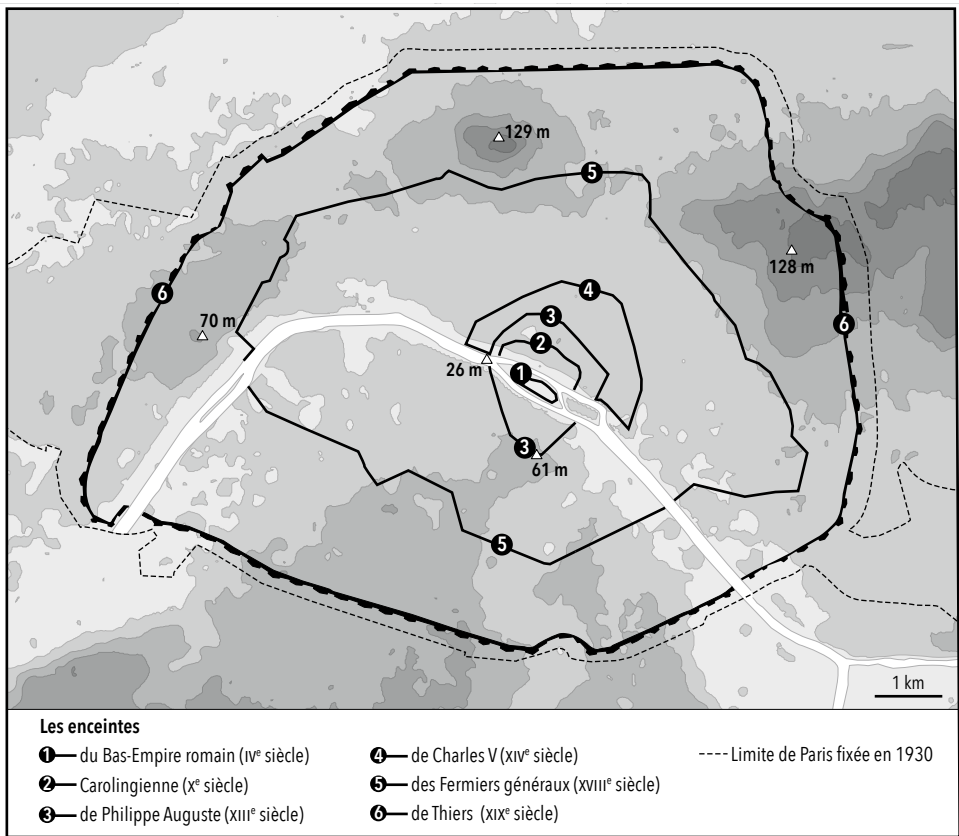
Un chapitre liminaire rend compte de la permanence topographique entre l'occupation gauloise, romaine, puis médiévale du site. Mais elle ne doit pas faire illusion : ce sont bien des villes différentes qui se succèdent au même endroit. On peut en effet identifier deux états urbains depuis l'Antiquité jusqu'aux Temps modernes, qui combinent différemment les deux dimensions de la ville que le latin distingue sous le vocable d'*urbs* (la ville matérielle) et de *civitas* (la communauté d'habitants). Durant l'Antiquité, les citoyens habitent autant les campagnes

que le centre politique urbanisé de leur territoire. Dans cette configuration, l'*urbs* est le centre politique de la *civitas*, Lutèce (40 hectares rive gauche) est la cité qui commande le Parisis (le territoire du peuple gaulois des Parisii), comme Athènes commande l'Attique. Ce modèle se dégrade entre le v^e siècle et le xi^e siècle avec la disparition de l'Empire romain. Il laisse place à une nouvelle organisation urbaine dans laquelle l'*urbs* se confond avec la *civitas*. À partir du xii^e siècle les citoyens habitent tous à l'intérieur des remparts, et les habitants de la ville sont appelés « bourgeois ». Dans ce second âge, Paris est moins un centre politique qu'un centre économique qui exerce une domination frangée sur un arrière-pays dont la profondeur varie selon les marchandises échangées. Cette rupture forte entre les deux âges de Paris et la rareté de la documentation pour la première époque conduisent à privilégier l'étude de la ville à partir du xii^e siècle, à l'époque où elle renaît sur d'autres bases.

La première partie est consacrée aux xii^e-xvi^e siècles. L'unité de la période réside dans un premier boom économique et démographique, et la relative autonomie politique dont jouit Paris comme première des « bonnes villes » du royaume. Cette affirmation peut paraître provocatrice, tant est ancrée l'idée que Paris est une capitale, par définition soumise à l'État central. Il ne faut pas cependant surestimer le poids de l'État dont la construction est lente. L'État central ne rassemble que quelques centaines de serviteurs au xiv^e siècle, tandis que l'autorité du roi est limitée par le respect des droits des seigneurs fonciers qui l'ont précédé dans la gestion des habitants sur leurs terres. L'État royal manque surtout cruellement de financements, ce qui conduit les rois à courtiser les riches Parisiens pour obtenir leur soutien politique et fiscal en échange de privilèges. Il en résulte une cogestion de la ville entre de multiples acteurs parmi lesquels aucun ne domine réellement les autres, même si le roi est le plus important. Mais la force de Paris réside, jusqu'au xvi^e siècle, autant dans cette faiblesse relative de l'État que dans l'extraordinaire dynamisme de son économie et la diversité de sa population qui en font, avec 250 000 habitants dès 1328, une ville unique en Occident par sa taille même si elle se concentre dans 200 hectares seulement¹.

La seconde partie montre qu'avec l'avènement des Bourbons et la fin des guerres de Religion, une autre ville se met en place. Elle atteint en effet 500 000 habitants vers 1680, pour une superficie de 530 hectares. Ce second changement d'échelle démographique fait craquer les anciens cadres, ce dont profite l'État royal, beaucoup plus fort qu'au Moyen Âge, pour étendre son emprise sur la ville à travers sa police, au détriment de l'autonomie municipale. L'intense croissance démographique du premier ^{xvii}^e siècle s'accompagne aussi d'un changement sociologique parmi les élites, avec l'arrivée de nombreux nobles issus des provinces, venus se joindre à la vie de la cour. Ils y font concurrence à la bourgeoisie parisienne. Plus encore, leur présence impacte nettement l'organisation de la cité, qui pousse en hauteur et voit se multiplier hôtels particuliers et carrosses. L'essor d'un secteur du luxe multiforme et d'un mythe de la ville au service des élites donne le « la » au reste du pays. Paris s'impose à la province. Cela ne remet toutefois pas en cause la force productive remarquable de l'artisanat, voire de l'industrie, de la capitale, laquelle demeure une puissance économique de premier ordre, traversée de fortes tensions entre riches et pauvres.

Les années 1770-1870 marquent une véritable révolution pour la ville, mais cette révolution est moins politique qu'urbaine. En effet, Paris reste, sauf en de rares moments des années révolutionnaires, une mineure politique, même si elle devient l'emblème des espérances d'un avenir meilleur, portées par son immense population ouvrière. Le changement le plus spectaculaire vient de la réorganisation de la vie urbaine une fois dépassé un nouveau seuil de croissance démographique. La ville étouffait déjà à la fin du ^{xviii}^e siècle et la révolution industrielle a provoqué un premier exode rural qui ne fit qu'accroître le phénomène. Les premiers projets de réorganisation générale de Paris apparaissent vers 1770. Cette époque est celle de la naissance de l'urbanisme dont les principes s'appliqueront à grande échelle sous la férule d'Hausmann pour donner naissance à une civilisation urbaine moderne pour une ville qui dépassait le million d'habitants en 1850 dans 3 300 hectares, et même 1,7 million avec l'annexion des communes limitrophes en 1860 qui étendent le territoire de la ville à 7 400 hectares.



Les étapes de la croissance de Paris (I^{er}-XIX^e siècle)
 Les enceintes dessinent les anneaux de croissance de la ville,
 mais la Cité n'en est pas le cœur avant le IX^e siècle.

PARIS

Un dernier moment est consacré à l'affirmation d'une capitale modèle qui éblouit à chacune des expositions universelles. Un ultime agrandissement en 1919 donne à Paris ses contours actuels, tandis que l'explosion des activités industrielles transforme les relations de la ville avec sa banlieue, désormais urbanisée. L'agglomération parisienne change alors une nouvelle fois d'échelle avec 9,2 millions d'habitants en 1968, ville et banlieue confondues, soit près d'un cinquième de la population du pays. Les Parisiens et les banlieusards ne forment plus qu'un peuple même si les préjugés ont la vie dure. Et l'opposition entre un Paris conservateur et la « banlieue rouge » ne remet pas en cause la dépendance de la ville à l'égard de ses alentours, surtout pour résoudre la crise latente du logement. Les guerres et l'invention du patrimoine prennent des couleurs particulières dans la capitale et ont contribué à forger l'image de Paris au xx^e siècle. Mais après la Seconde guerre mondiale, le monstre parisien s'insère dans une région Île-de-France dont l'État tente un peu vainement de limiter le poids au sein du pays. Dans le même temps, Paris s'embourgeoise, ce qui lui vaut d'être émancipé du point de vue politique : un maire de Paris fait son retour à la tête de la ville en 1977, élu au suffrage universel en 2026.

CHAPITRE LIMINAIRE

Paris avant Paris : du pont au port (I^{er}-XI^e siècle)

Avant Paris, il y a Lutèce, et Lutèce entre dans l'Histoire avec le récit que livre Jules César de sa conquête en 52 avant notre ère. Il écrit dans sa *Guerre des Gaules* que son lieutenant Labienus « se dirige vers Lutèce avec quatre légions. C'est la ville des Parisii qui se trouve sur une île sur la Seine¹ ». Avant la Lutèce romaine, il y a donc eu une Lutèce gauloise, mais y a-t-il pour autant continuité entre les deux ? Et la ville romaine est-elle de même nature que la ville médiévale qui lui a succédé ? Si les monuments antiques, comme les thermes de Cluny, ont laissé des traces très visibles dans le paysage urbain du Moyen Âge, ils ont été réaffectés à d'autres usages, signe que leur fonction initiale avait perdu sa place à mesure que l'organisation sociale changeait. Les habitants du XIV^e siècle, par exemple, connaissent le récit de César, mais ils ne sont plus capables d'interpréter les vestiges de cette époque. En 1380, un conseiller du roi Charles V affirme ainsi que les thermes romains en ruine, entre-temps convertis en habitat privé, sont les vestiges du palais de Jules César qui « était ainsi appelé parce que là se payaient les tributs aux *termes* qui étaient ordonnés² » ! Cette confusion entre « thermes » et « termes de paiement » est révélatrice de la profonde transformation de la ville entre Antiquité et Moyen Âge.

Si on ne sait malheureusement pas grand-chose de la ville gauloise, il est clair que Lutèce a été totalement refondée sur le modèle romain, comme une préfecture administrant un territoire. La ville romaine se transforme ensuite progressivement

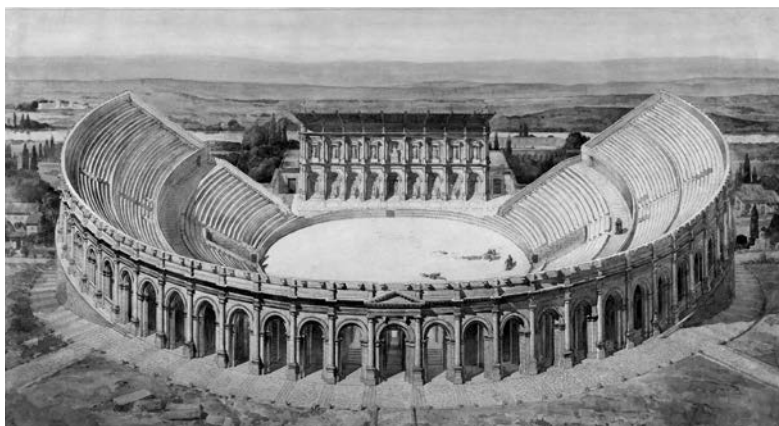
sous l'effet de la christianisation et de l'effondrement de la structure impériale.

La mystérieuse ville gauloise

Lors de la conquête de la Gaule, les légions de Jules César affrontent les Parisiens dont l'oppidum se situe sur une île, à proximité d'un marais aboutissant à la Seine. Les historiens ont fait l'hypothèse que le refuge des populations de la région se situait à Paris, dont l'île se trouve sur un méandre recoupé qui laisse au nord une rive alluviale et un paléo-méandre encore très humides à l'époque antique. Mais à quoi ressemblait-t-il ? Dans le récit de César, le lieu est considéré comme un objectif stratégique, parce que c'est le centre politique des Parisii, mais aucune des fouilles effectuées dans la Cité n'a livré de vestiges de l'agglomération gauloise : on observe tout au plus un habitat léger peu antérieur ou contemporain de la conquête romaine, tandis qu'on a trouvé une véritable ville gauloise à Nanterre, dont l'apogée se situe vers 100 avant notre ère. Lutèce n'est donc probablement pas une ville, mais plutôt le lieu de rassemblement de ce peuple. Peut-être y a-t-il un sanctuaire³ ? En tout cas, il existe des bâtiments puisque le chef gaulois Camulogène fait incendier Lutèce et couper ses ponts lorsque Labienus, l'un des généraux de César, approche. Le retranchement des Gaulois dans les marais de la rive droite laisse penser que Lutèce n'est pas un point fortifié. Si la nature exacte de l'occupation du site reste floue, les ponts qui la rattachent aux deux rives en font un point de passage privilégié entre Amiens et Orléans. La Seine est aussi navigable et exploitée par les Gaulois puisque Labienus confisque cinquante bateaux à Sens pour faire traverser ses soldats. Le site de Lutèce ne paraît pas fortement urbanisé avant César mais les Parisiens sont prospères, comme en témoigne la frappe d'un statère d'or de bon aloi juste avant la conquête, et qui a été diffusé dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de Lutèce.

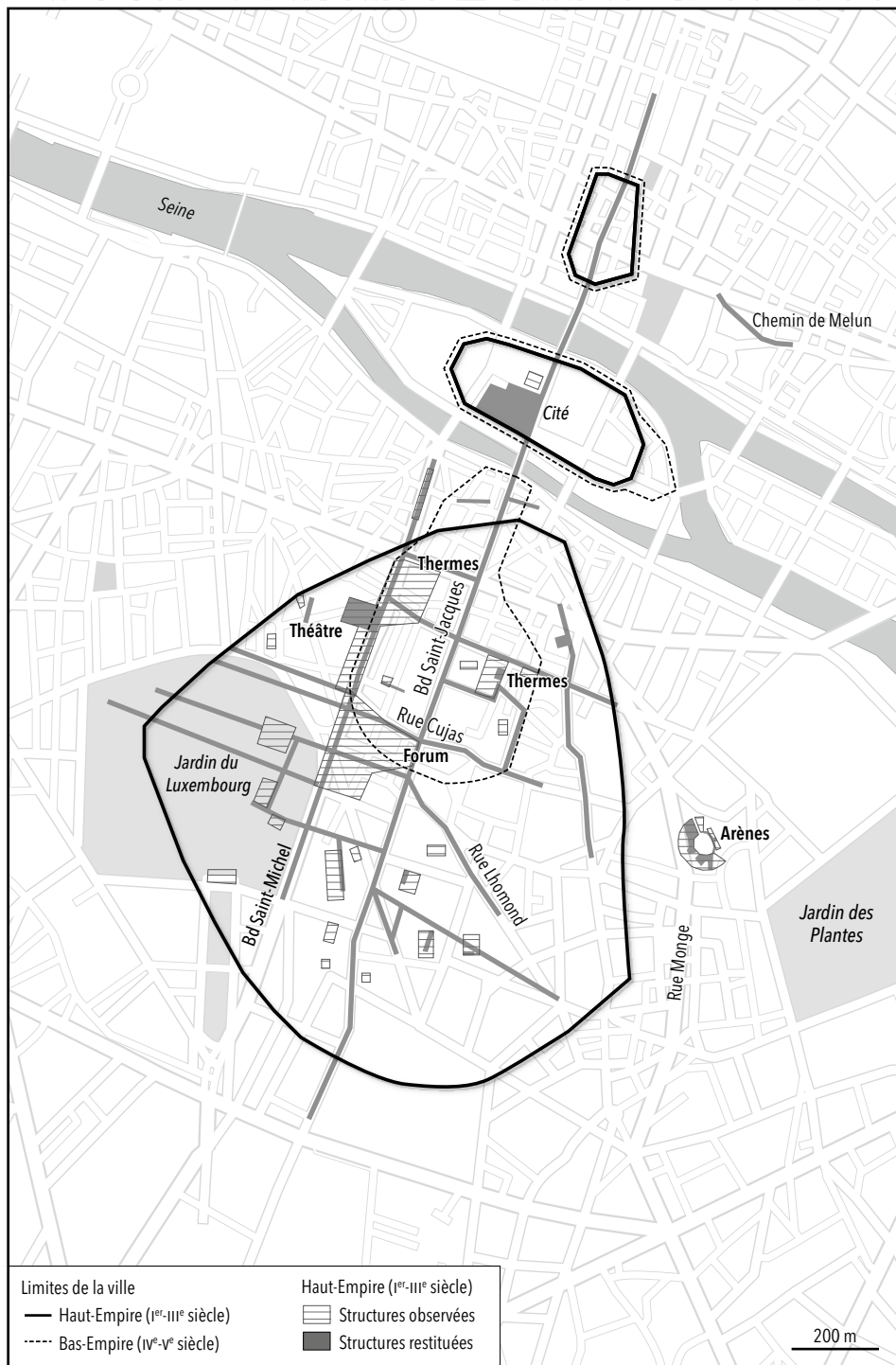
La ville neuve romaine (I^{er}-III^e siècle apr. J.-C.)

La ville neuve que les Romains bâtissent à cet endroit a laissé beaucoup de traces. Entre le I^{er} et le III^e siècle, les conquérants occupent surtout la rive gauche de la Seine. Ils dotent Lutèce de tous les équipements jugés nécessaires au mode de vie romain : un forum et un temple au sommet de la montagne Sainte-Genève, un théâtre et trois établissements de bain sur ses flancs, alimentés par un aqueduc qui capte l'eau depuis Rungis, à 16 kilomètres. Mais que serait la vie à la romaine sans des arènes (actuellement situés rue Monge) ? Celles-ci, d'une taille équivalente à celles de Nîmes, s'adossent au flanc de la colline, à la périphérie de la ville ; elles servent aux jeux du cirque mais sont dotées d'une scène qui permet aussi de donner des spectacles. La zone nouvellement urbanisée est quadrillée, comme toutes les villes neuves romaines, par un réseau de rues en damier autour d'un axe nord-sud. Cet axe



Les arènes de Lutèce

L'arène ovale destinée aux combats est dotée de cinq petits réduits sous les gradins, pour enfermer les bêtes sauvages. Les gradins sont interrompus à l'est par un podium et un mur de scène rythmé de neuf niches destinées à améliorer l'acoustique pour les pièces de théâtre. Derrière coule la Bièvre. Ces arènes ont été redécouvertes à la fin du XIX^e siècle, à l'occasion du percement de la rue Monge.



La ville romaine

Le cœur de la ville romaine, le forum, se situe sous l'actuelle rue Soufflot, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève. L'occupation de la Cité et de la rive droite est alors marginale.

traverse la Seine en suivant les rues Saint-Jacques et Saint-Martin actuelles. On a retrouvé au XVIII^e siècle, dans les fondations de la cathédrale Notre-Dame, un « pilier des nautes », ex-voto monumental dédié à l'empereur et érigé par la communauté des bateliers qui animent les échanges sur la Seine. Il atteste de la romanisation des habitants de Lutèce au I^{er} siècle, mais aussi de la prospérité de l'activité fluviale ; celle-ci reste cependant secondaire car l'essentiel de l'habitat, donc des activités, se situe sur la montagne Sainte-Geneviève, loin du fleuve. La ville du haut empire est ouverte et s'étend au sud jusqu'au Val-de-Grâce, tandis qu'elle s'arrête au nord à l'îlot autour de Saint-Séverin qui est la première zone insubmersible de la rive gauche. L'île de la Cité est une périphérie peu densément occupée, avec un habitat léger, en bois.

La nouvelle Lutèce est une préfecture destinée à contrôler la région dont elle est le chef-lieu. C'est avant tout un lieu de pouvoir et c'est d'ailleurs là que Julien l'Apostat a été élu empereur par ses troupes en 361. Mais c'est aussi une ville typique du *Roman way of life*, tant par sa densité que par le mode de vie que ses équipements impliquent : vie politique et économique au forum, sociabilité aux thermes, divertissements au théâtre et aux arènes. Elle reste cependant une ville secondaire dans la géographie administrative romaine, puisqu'elle dépend de Sens, chef-lieu de la quatrième province romaine de la Gaule lyonnaise.

L'urbanisation des nécropoles à l'ère chrétienne (IV^e-VII^e siècle)

La ville romaine connaît une profonde transformation sous l'effet conjugué de la christianisation et des incursions barbares qui se multiplient à partir du III^e siècle. La christianisation de l'empire au IV^e siècle entraîne *ipso facto* l'apparition d'un évêque à Paris. La légende veut que la ville ait été évangélisée par Denis, que celui-ci ait été martyrisé en 272 et qu'il ait porté sa tête de Montmartre (le « mont des martyrs ») jusqu'à un lieu au nord de Paris, au bord de la Seine, où une pieuse femme fit ériger sa tombe. Celle-ci sera l'embryon de la future

ville de Saint-Denis. L'histoire est probablement légendaire : le premier évêque historiquement attesté est Victorinus en 346. Par ailleurs, les premières tombes chrétiennes datent du début du IV^e siècle, ce qui plaide pour une christianisation tardive et pacifique avec une mise en place des institutions ecclésiastiques, comme partout en Gaule à cette époque.

Mais l'Empire romain est alors sur la défensive face aux incursions des Germains qui franchissent le Rhin depuis le III^e siècle, pour le piller. Le sac de Lutèce en 275 conduit au déplacement du centre de gravité de Lutèce vers l'île et la fortification de la Cité au IV^e siècle, tandis que l'habitat sur la rive gauche perd en densité et en extension. C'est le moment où s'urbanise vraiment la Cité puisqu'on a découvert sous le parvis de Notre-Dame un habitat civil dense et des thermes construits par-dessus la Lutèce gauloise incendiée. Des maisons riches en pierres et briques y cohabitent avec un habitat ordinaire de bois et de torchis⁴. La ville romaine se dédouble entre rive gauche et Cité, tandis que la rive droite alluviale n'est pratiquement pas occupée parce qu'elle est sujette aux inondations, en dehors du débouché du pont au niveau de Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Au V^e siècle, l'Empire romain d'Occident est à l'agonie, tandis que les villes sont les cibles privilégiées des barbares voisins qui lancent des raids pour le piller. En 476, le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, « le petit Auguste », est déposé. L'empire d'Occident est alors la proie de chefs de guerre d'origine germanique, profondément romanisés et souvent d'anciens alliés de Rome, qui s'y taillent de petits royaumes.

Les saints protecteurs de la ville

C'est dans ce contexte de guerre civile et de création d'un nouvel ordre politique barbare qu'émerge la figure de sainte Geneviève comme protectrice de Paris. Fille unique d'un aristocrate franc romanisé et membre de la curie, c'est-à-dire l'assemblée qui administre la ville et son territoire, elle succède à son père, l'empereur ayant rendu la charge de sénateur héréditaire pour enrayer la fuite des élites vers leurs domaines ruraux. Mais Geneviève tient surtout son autorité de prédispositions

prophétiques qu'elle manifeste depuis l'enfance et lui donnent le charisme nécessaire pour imposer ses vues lorsque Paris est menacé par les Huns en 451. Lors du raid d'Attila sur la Gaule, les élites parisiennes, craignant le pillage de leur ville, envisagent de la fuir avec leurs biens pour d'autres cités jugées plus sûres. Geneviève parvint à les convaincre que le Christ protégerait Paris et qu'il fallait rester, prier et jeûner. L'histoire lui donna raison puisque les Huns préférèrent assiéger Orléans plutôt que Paris. Geneviève bénéficie ici d'une double autorité, religieuse et politique. Vierge consacrée par un évêque tout en vivant dans le monde laïque, son statut lui permet d'échapper à la tutelle masculine ; fille unique, elle a hérité du magistère de son père et de la fortune familiale. Son charisme prophétique et son appartenance à l'élite sociale lui permettent de galvaniser, non sans mal, l'esprit de résistance des Parisiens.

Durant la période troublée qui suit la chute de l'Empire romain d'Occident à la fin du v^e siècle, elle s'appuie sur cette double légitimité pour négocier au mieux avec les chefs francs la protection de Paris. Elle est appréciée de Childéric, Franc salien au service des Romains et chargé de défendre la région de Tournai, mais elle refuse de lui ouvrir les portes de Paris tant que Rome a encore des défenseurs. Il s'ensuit une dizaine d'années de pillages de la région qui obligent Geneviève à prendre en main le ravitaillement de Paris, consacrant ainsi sa position de protectrice de la Cité. La disparition des derniers champions de Rome, la conversion de Clovis, le fils de Childéric, à la foi chrétienne et ses victoires sur les Wisigoths hérétiques rallient Geneviève, les Parisiens et toutes les élites gallo-romaines à la cause de Clovis.

Après trente ans de guerres contre les Germains et de guerres civiles, une nouvelle configuration politique est née : un royaume autonome, dirigé par Clovis, un roi franc récemment converti au christianisme qui choisit Paris pour « siège », comme l'écrit Grégoire, évêque de Tours et principal historien de son époque⁵. Lutèce dut moins sa promotion à sa place très secondaire dans l'organisation romaine qu'à sa position stratégique de pont sur la Seine, qui faisait communiquer la région de Tournai avec les provinces méridionales conquises par Clovis. Ce dernier, comme tous les chefs germaines, était par ailleurs

un grand admirateur de l'empire dans lequel il s'était taillé un royaume, et Lutèce possédait tous les attributs monumentaux d'une cité romaine. Il prolongea la tradition initiée par Constantin à Constantinople en dédiant aux apôtres Pierre et Paul la basilique funéraire, qu'il fit construire sur la tombe de Geneviève († 502), où il se fit lui-même inhumer en 511. Ce choix de Paris révèle aussi sa volonté de capter l'aura de Geneviève, dont la réputation de sainteté était connue jusqu'en Syrie : il y a si bien réussi que la basilique a fini par prendre le nom de Sainte-Geneviève (actuellement lycée Henri-IV) ! Se faire enterrer à proximité du corps de la prophétesse était un choix religieux, car la croyance dans le pouvoir des saints commençait à se développer : les mérites qu'ils avaient accumulés de leur vivant formaient, pensaient les fidèles, un trésor spirituel dans lequel ils pouvaient puiser pour obtenir du Christ le pardon des péchés. Pour cela, il fallait prier les saints et, mieux encore, s'adresser physiquement à leurs reliques, c'est-à-dire leurs restes corporels ou des objets leur ayant appartenu. C'était un choix politique aussi, car Geneviève incarnait la réconciliation entre les factions, dans la foi chrétienne et sous l'égide de l'Église qui était la seule institution romaine encore debout après l'effondrement de l'empire.

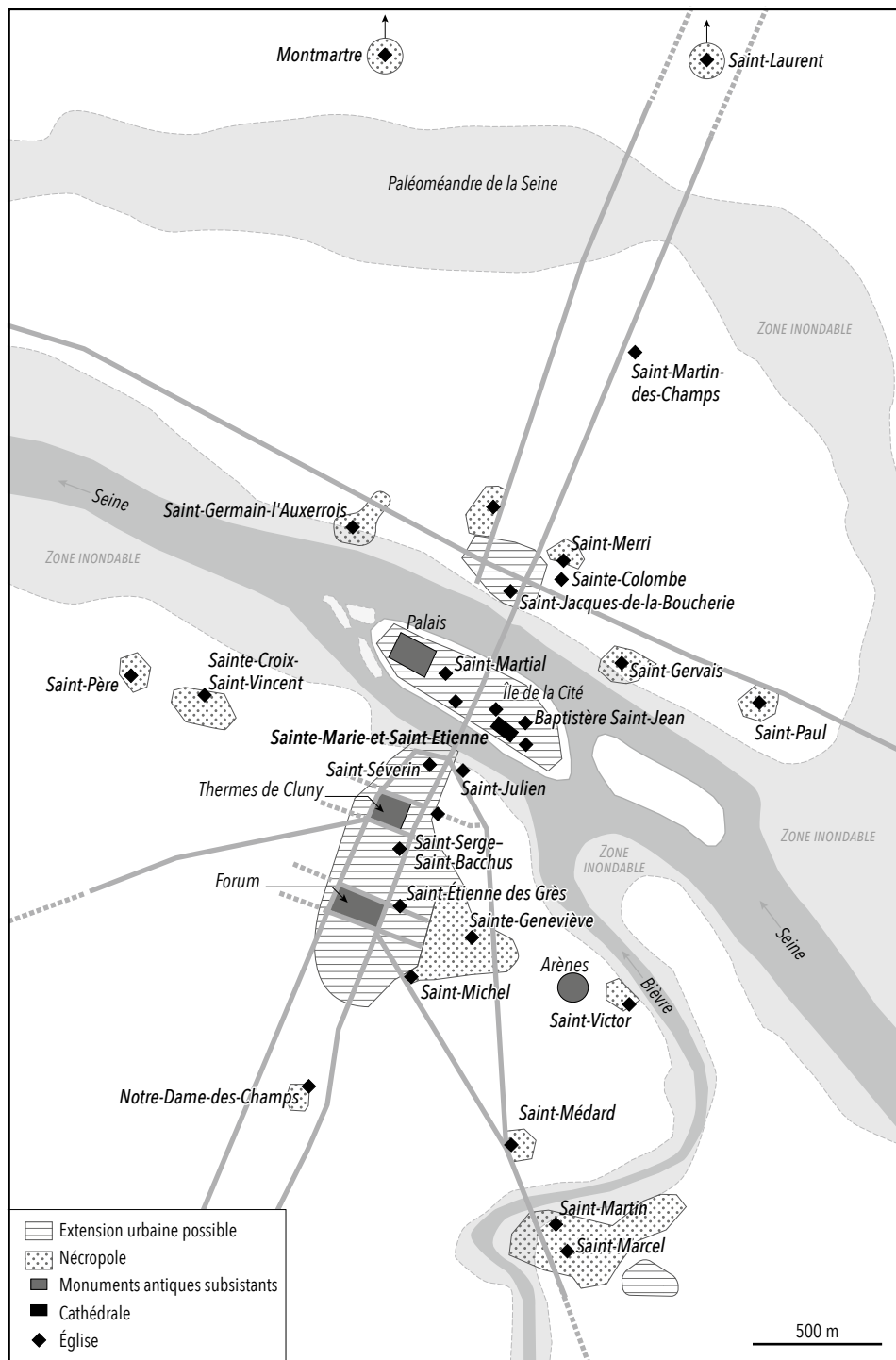
La place centrale prise par l'Église dans la vie politique du haut Moyen Âge explique l'émergence dans la culture parisienne de saints protecteurs de la ville. La première est sainte Geneviève, dont le culte a été promu dès le VI^e siècle par Clotilde, l'épouse de Clovis. Le second est saint Marcel, mort en 346, dont le culte a été promu par l'évêque de Paris Germain d'Autun († 576). Cet évêque, qui fonda le monastère de Saint-Vincent-Sainte-Croix, fut lui-même l'objet d'un culte qui conduisit à rebaptiser son abbaye sous le vocable de Saint-Germain-des-Prés dès la fin du VI^e siècle. Le quatrième saint tutélaire de Paris est Denis, dont la figure prit de l'importance plus tard, grâce à la promotion qu'en firent les Capétiens. L'identité des Parisiens se construit donc, dans un premier temps, dans la dévotion à ces saints.

Le Paris des Mérovingiens : un réseau de bourgs

Tous les sanctuaires suburbains où reposaient les corps de chrétiens réputés saints ont fait l'objet de pèlerinages qui ont rapidement suscité des noyaux d'urbanisation. Le christianisme vient en effet révolutionner le rapport entre les morts et les vivants, et par voie de conséquence la manière de construire la ville au VI^e siècle. Durant l'Antiquité, la ville des vivants est nettement distinguée de celles des morts, d'où la multiplication des nécropoles à la périphérie des villes ; durant le haut Moyen Âge, la séparation entre les morts et les vivants n'est plus aussi nette, les vivants faisant au contraire appel à l'intercession des saints. Leur succès a engendré des pèlerinages, et les pèlerinages ont suscité la fondation d'abbayes ou de basiliques sur la tombe de ces derniers. Ces établissements religieux ont en effet accumulé les donations pieuses et sont ensuite devenus de petits centres économiques à l'origine de nouveaux noyaux d'urbanisation. Ainsi sont nés les bourgs de Saint-Marcel, Sainte-Geneviève, Saint-Germain-des-Prés, mais aussi, sur la rive droite, de Saint-Denis, de Saint-Germain-l'Auxerrois, fondé par l'évêque saint Landry qui s'y fit enterrer en 656, et le bourg de Saint-Gervais-et-Saint-Protais, autour de sanctuaires possédant les reliques de ces martyrs milanais. Les morts attirent les vivants qui organisent la ville autour d'eux.

La ville mérovingienne a cependant encore une apparence proche de la Lutèce antique : les monuments romains marquent toujours le paysage et la rive gauche est densément habitée, comme en atteste la dizaine d'églises qui y sont fondées⁶. À l'inverse, l'habitat rive droite est encore limité et se concentre principalement au bord du fleuve, aux alentours de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Gervais. L'abbaye de Saint-Denis, beaucoup plus au nord, commence à se développer à partir du moment où le roi Dagobert y élit sépulture en 638.

Le Paris des Mérovingiens a cependant changé de nature par rapport à la ville du haut empire. Son centre de gravité politique se déplace vers l'île de la Cité. Cette évolution commence au bas empire avec la fortification de l'île. On y trouve à l'ouest le palais où les empereurs Julien et Valentinien ont séjourné,



La ville paléochrétienne

La ville paléochrétienne se caractérise par la multiplication des sanctuaires, en particulier dans les nécropoles. Ils attirent des pèlerins et deviendront des bourgs.

et à l'est le groupe épiscopal avec la cathédrale, le baptistère, et le palais de l'évêque. La dynamique d'expansion de la ville évolue avec la multiplication de bourgs monastiques à la périphérie de la ville, sur les anciennes nécropoles urbaines. La ville fonctionne désormais en réseau avec une dizaine de bourgs satellites, sans continuité du tissu urbain. On note encore, plus subtilement, un basculement de l'axe de développement de l'habitat. Les vestiges archéologiques romains sont clairement alignés le long du *cardo* nord-sud, et souvent éloignés du fleuve sur la rive méridionale, tandis que les constructions de l'époque mérovingienne privilégient nettement les bords de la Seine⁷. À partir du VI^e siècle, on passe progressivement d'une ville-pont à une ville-port, qui coïncide avec la volonté d'exploiter le bras nord de la Seine, plus navigable que le bras sud ; ce mouvement est concomitant avec le début de l'occupation de la rive droite. Le commerce prend probablement le pas sur la politique dans la dynamique de la ville à cette époque. Un marché existe place de Grève depuis le VI^e siècle et si l'activité portuaire n'est pas attestée sur ce lieu propice à l'échouage avant la fin du IX^e siècle, elle est probable avant.

Certes, Clovis a choisi Paris comme « siège du royaume », mais les Mérovingiens n'ont pas vraiment de capitale unique : les partages successifs du royaume de Clovis entre ses descendants font émerger Reims, Orléans, Soissons et d'autres centres encore plus éloignés, si bien que Paris n'accueille finalement dans l'abbaye Sainte-Croix-et-Saint-Vincent (future abbaye Saint-Germain-des-Prés) que la dépouille des descendants de Clovis à qui les partages attribuent l'ouest de la Gaule. Quatre « rois de Paris » du VI^e et VII^e siècle y sont inhumés avec épouse et enfants, soit une nécropole royale d'une douzaine de tombes. Avec l'avènement de la dynastie carolingienne au IX^e siècle, Paris perd cette modeste centralité, puisque Charlemagne se fait enterrer à Aix-la-Chapelle. Paris cesse alors d'être un centre politique jusqu'à la fin du XII^e siècle. L'indifférence des Carolingiens et la prédation des Vikings vont ensuite provoquer une contraction spectaculaire de la ville au XI^e siècle.

Paris réduit à la Cité par le siège viking (VIII^e-X^e siècle)

Les marins scandinaves, principalement danois, étaient des partenaires commerciaux réguliers du royaume franc dès le VII^e siècle. Quand ils comprirent la fragilité de la construction politique que Charlemagne avait léguée à son fils Louis le Pieux, ils n'hésitèrent pas à se transformer en pillards : pourquoi acheter ce qu'on peut prendre par la force ? Les guerriers vikings attaquent alors les côtes et remontent les grands fleuves loin à l'intérieur des terres sur leurs bateaux à faible tirant d'eau. Rouen est attaqué en 841, Paris dès 845. Au IX^e siècle, les Vikings, qui s'intéressent avant tout aux trésors des églises, incendient ou mettent à rançon toutes celles de Paris. Le roi Charles le Chauve ordonne la construction de ponts pour les empêcher de remonter la Seine. Sont alors construits un Grand et un Petit Pont de bois sur le bras nord et le bras sud de la Seine, dont l'accès est protégé par une tour sur chaque rive.

Le 24 novembre 885, une flotte de bateaux vikings demande le passage pour aller piller la Bourgogne, ce qui lui est refusé. S'ensuit un siège de deux ans qui a donné lieu à une relation homérique rédigée peu après par Abbon, un moine de Saint-Germain-des-Prés, qui estime la flotte à 700 navires et les guerriers au nombre très improbable de 40 000.

Derrière l'emphase épique, on peut discerner les étapes et les acteurs de la défense. D'abord toute la population s'est rassemblée dans l'île, seul espace fortifié, en emportant les reliques de ses saints protecteurs, en particulier saint Germain et sainte Geneviève. Menées en procession sur les remparts, elles participent à la défense de la ville. Abbon leur attribue presque systématiquement l'échec des assauts, ainsi lorsque les Vikings tentent d'incendier le pont en envoyant contre lui trois navires en flammes :

Alors les habitants de la cité s'alarment ; tous appellent à l'aide le glorieux Germain : « Aie pitié, ô Germain, de tes enfants dans le malheur. » [...] Cependant le Dieu tout-puissant, sauveur de l'univers, prête l'oreille aux instantes prières du saint. Toi-même, ô Germain, tu viens au secours de ton peuple prosterné ; tu obliges

les navires enflammés à aller donner contre une haute masse de pierre [la pile du pont], de sorte qu'aucun ne porte atteinte au pont, que soutient cette masse⁸.

Ensuite la résistance est prise en charge principalement par l'évêque Gauzlin, à qui Charles le Chauve avait confié la défense de la ville. Cette fonction séculière attribuée à un prélat ne doit pas étonner : le clergé étant la seule institution restée debout après la dissolution de l'Empire romain, les évêques ont souvent pris en charge l'administration de leur ville durant cette époque troublée. Gauzlin était le fils du comte du Mans. Ancien abbé de Jumièges, de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, il avait été élu évêque de Paris en 883. C'était un proche conseiller de Charles le Chauve. L'évêque meurt de maladie le 16 avril, laissant la ville à son neveu Èble, abbé de Saint-Germain-des-Prés qui s'illustre par ses faits d'armes, et surtout à son fidèle Eudes, comte de Paris, qui part chercher de nouveaux renforts. L'empereur Charles le Gros se décide enfin à aider la cité qui protégeait l'entrée de la Bourgogne depuis un an. Il arrive à l'automne et, après quelques escarmouches, négocie la levée du siège pour 700 livres et autorise les Danois à hiverner à Sens (c'est-à-dire à piller la Bourgogne !) à condition de repartir au printemps.

Cet épisode est révélateur de la place centrale prise par l'évêque dans la vie de la cité, mais aussi du caractère collectif de son gouvernement : l'évêque, l'abbé et le comte œuvrent de concert. On notera surtout l'absence du roi, qui se repose sur le comte de Paris et se décrédibilise en paraissant céder facilement aux agresseurs, alors que les représentants locaux de son autorité faisaient preuve d'héroïsme. Cet événement local a eu un retentissement à l'échelle du royaume puisque, après la destitution de Charles le Gros et le fractionnement de l'empire en 888, il a paru naturel à l'aristocratie de l'ouest de choisir comme roi Eudes, le comte de Paris. Ses descendants alterneront ensuite sur le trône de Francie occidentale avec les Carolingiens, jusqu'à ce que Hugues Capet (987-996), petit-neveu d'Eudes, conserve définitivement la couronne.

Paris entre dans le domaine royal (x^e siècle)

Le siège de Paris a eu des effets dévastateurs sur la ville, si bien que la rive gauche s'est désertifiée au profit de l'île de la Cité. Les sanctuaires suburbains ont tous été attaqués, pillés ou rançonnés et sont plus ou moins en ruine à la fin du ix^e siècle. La menace normande a poussé beaucoup de communautés monastiques à se réfugier dans la cité avec leurs reliques et certaines, comme celles de saint Magloire, venues de Bretagne, y sont restées. La plupart des abbayes suburbaines ont dû être refondées aux x^e-xi^e siècles, mais la répartition des églises créées entre vii^e et x^e siècle montre que la dynamique est passée de la rive gauche à l'île de la Cité : on décompte seulement trois créations d'églises rive gauche contre douze dans la Cité, sans compter la synagogue de la rue de la Juiverie. Ces églises ont des statuts divers (baptistère, oratoires, chapelles, monastères, hôpitaux) mais leur densité est un bon indicateur du peuplement. À cette aune, le développement de la rive droite est encore timide, avec seulement deux nouveaux sanctuaires, la chapelle Saint-Jacques (de la Boucherie) et l'église Saint-Merri, construite sur la tombe du saint éponyme mort vers 700. À cette époque, Paris coïncide avec l'île de la Cité.

On sait peu de chose de la vie urbaine du x^e siècle, si ce n'est que les raids normands durent jusqu'au traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911 qui cède la Normandie à Rollon. Paris n'est plus directement affecté par leurs attaques après 889, mais ses habitants sont encore obligés de mener une expédition punitive dans la région de Rouen en 925, en représailles des pillages dans le Noyonnais. La construction avant 998 d'une enceinte sur la rive droite englobant les bourgs de Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Gervais a pu répondre à la persistance de cette menace, tout en attestant de la densification de l'habitat dans cette zone.

Les descendants d'Eudes cumulant régulièrement la charge de comtes de Paris avec les plus hautes fonctions du royaume, ils prennent l'habitude de déléguer l'administration de Paris à

des vicomtes, issus de l'aristocratie locale, et en particulier de la famille des comtes de Melun. Lorsque Hugues Capet est élu roi des Francs en 987, il confie le comté de Paris à son fidèle Bouchard le Vénérable, comte de Melun, et nomme Renaud, le fils de celui-ci, évêque de Paris. À la mort de Bouchard en 1007, son fils hérite de ses comtés, mais celui de Paris est supprimé par Robert le Pieux. Désormais Paris entre dans le domaine royal, et sera administré par un prévôt, serviteur auquel le roi délègue la justice et la levée des taxes sur les terres qui lui appartiennent en propre. Il a en somme le rôle d'un intendant. Les premiers Capétiens ne font cependant pas grand cas de la ville : Hugues Capet († 996) lui préfère Compiègne, Robert le Pieux († 1031) Orléans, tandis qu'Henri I^{er} († 1060) se partage entre Paris, Laon et Orléans.

Derrière l'apparente permanence topographique se cache donc trois systèmes d'occupation : un oppidum gaulois, une préfecture romaine et une ville chrétienne. Ces trois temps ont significativement modifié l'organisation urbaine. À l'époque gauloise, un centre politique (peu urbanisé) se trouve sur l'île ; à l'époque romaine, il migre en haut de la montagne Sainte-Geneviève et surtout se densifie très nettement ; les invasions poussent les Gallo-Romains à réinvestir l'île au moment où le christianisme devient religion officielle : c'est la raison pour laquelle la cathédrale s'y trouve, mais la ville reste double jusqu'à son siège par les Vikings. C'est donc seulement au IX^e siècle que le cœur de la cité se confond avec l'île, tandis que les bourgs de la rive gauche, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Marcel, s'autonomisent au IX^e siècle. La rive droite commence alors à s'urbaniser sur ses îlots insubmersibles qu'un rempart vient unir et protéger. L'autre évolution significative concerne le moteur du développement. Il était politique pour les Romains qui firent de Lutèce une préfecture destinée à contrôler le *pagus* dont elle était le chef-lieu ; c'est un pont qui lui permettait de dominer le pays de part et d'autre de la Seine, et de faire passer les légions romaines vers la Belgique. *A contrario*, la ville se développe à partir du VI^e siècle comme un port fluvial, maillon essentiel des échanges entre la France

PARIS

du nord de la Loire, la Flandre et l'Angleterre. Bien sûr, ces deux fonctions existent dès les origines, mais leur hiérarchie s'inverse avec l'effondrement de l'empire. C'est à partir de la Cité et de la rive droite, sur une base commerciale, qu'une nouvelle ville prendra son essor aux XI^e-XII^e siècles.

NOTES

Note de l'introduction générale, p. 7

1. Les mesures des surfaces encloses qui suivent ne tiennent pas compte de la Seine.

Notes du chapitre liminaire, p. 15

1. Jules César, *Guerres. Guerre des Gaules et guerre civile*, éd. J.-P. de Giorgio (dir.), trad. L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 2021, p. 237.
2. Antoine Le Roux de Lincy et Lazare-Maurice Tisserand, *Paris et ses historiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Imprimerie impériale, 1867, p. 107.
3. Anne Lombard-Jourdan, « Montjoie et saint Denis ! » *Le centre de la Gaule aux origines de Paris et de Saint-Denis*, Paris, CNRS, 1989, chap. II et V.
4. Philippe Velay, *De Lutèce à Paris. L'île et les deux rives*, Paris, CNRS éditions, 1992, et, du même, *Paris. Genèse de la capitale*, Paris, CNRS éditions, 2009.
5. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. Robert Latouche, Paris, Les Belles Lettres, 1965, rééd. 2005, VII, 27.
6. Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de Paris*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1996, p. 15.
7. Léa Hermenault et Laurent Mirlou, « L'eau dans la fabrique urbaine de Paris du I^{er} au XIX^e siècle », in Élisabeth Lorans et Xavier Rodier (dir.), *Archéologie de l'espace urbain*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013, p. 179-194.
8. Abbon, *Le Siège de Paris par les Normands*, éd. et trad. Henri Waquet, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 45.